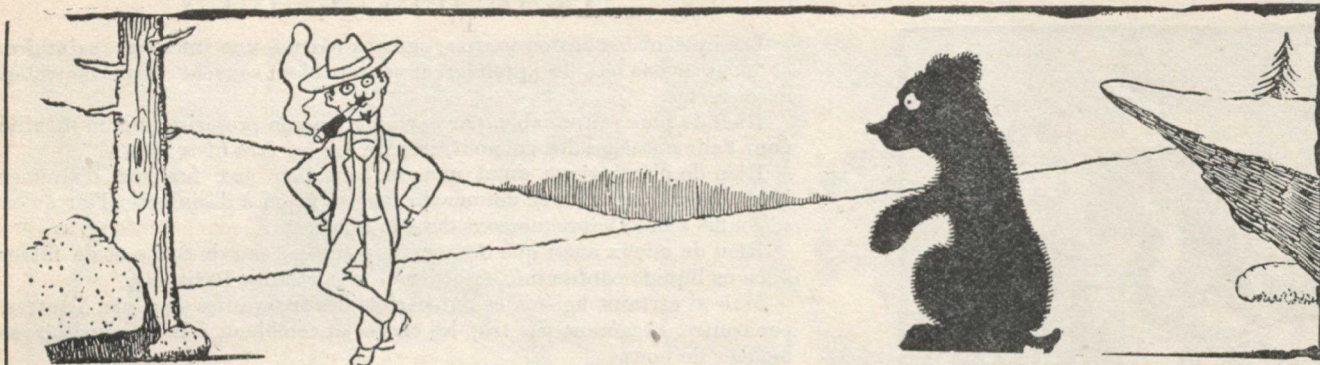
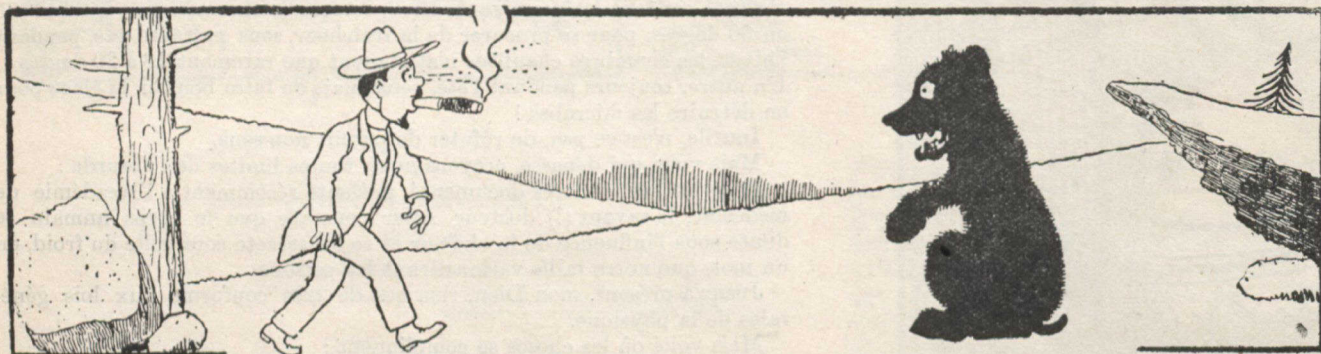




Marius. — Rien qu'avec la seule puissance magnétique de mon regard, je mets les animaux féroces en fuite.



—Dernièrement, je rencontre un ours... je le fixe dans les yeux et je marche sur lui.

A MA TABLE

*Ma chère table d'autrefois !
J'entends mieux, près d'elle, les voix
Indécises de la pensée.
Elle connaît bien mes penchants
Et me dicte presque les chants
Dont ma veille est le mieux bercée.*

*Soleil ! ciel bleu ! temps rajeuni !
Est-ce pour tout de bon fini
Cette pluie incessante et grise
Qui tombait jusque dans mon cœur !
Salut, réveil, été vainqueur
Dont la vieille terre est éprise !*

*Ce qui reste encore est si beau !
A quoi bon chercher du nouveau
Quand on entend l'eau des fontaines ?
Aujourd'hui vaut mieux que demain :
Les fleurs que l'on a sous la main
Valent bien les roses lointaines.*

*L'essaïm chantant des rimes d'or
Je sais m'en faire suivre encor,
Malgré les roses effeuillées.
L'âge ne m'a point fait d'affront,
Et je sens battre sous mon front
Les belles strophes réveillées.*

A. MÉRAT.

SANS RÉFÉRENCES

- Et quel âge avez-vous, mon enfant ?
- Dix-huit ans, mademoiselle.
- Vous êtes un peu jeune.
- Pas tant que l'on croit, mademoiselle, j'ai travaillé de bonne heure.
- Vous êtes orpheline ?
- Oui, mademoiselle.
- Avez-vous des certificats ?

A cette dernière question, la jeune personne qui venait offrir ses services à Mlle Demay, rougit et hésita, un peu embarrassée :

—Non, mademoiselle... je n'ai jamais... c'est la première fois...

—Du reste, peu importe ! Les certificats ne prouvent rien. La jeune fille qui vient de me quitter en avait d'excellents... tous menteurs ! Vous n'avez jamais servi ? Eh bien ! tant mieux, je vous façonnerai à ma guise.

Là-dessus, Mlle Valérie Demay, qui semblait être une personne de décision prompt, leva l'audience :

—Pouvez-vous entrer chez moi bientôt ? Je suis seule, et...

La jeune fille y mit de la précipitation :

—Tout de suite... aujourd'hui, si vous le voulez, mademoiselle... le temps d'aller chercher mon paquet.

Elle le fit comme elle l'avait dit ; une heure plus tard elle sonnait de nouveau à la porte de Mlle Demay, un paquet sous le bras... pas bien gros, un peu de linge et une seule robe ! Et c'est ainsi que, sans plus ample informé, sur sa bonne mine, et sur la seule déclaration qu'elle savait faire un peu de tout, Mlle Demay prit à son service Sophie Berger, et l'installa séance tenante, dans le petit appartement qu'elle aurait mission de ranger, épousseter, etc.

La maîtresse n'eut qu'à se louer de sa nouvelle servante, d'ailleurs ; le petit salon, où vieillissaient paisiblement les vénérables meubles qui avaient vu deux ou trois générations de Demay, prenait sous ses doigts un petit air coquet ; tout, dans l'appartement, y compris Mlle Valérie, semblait s'épanouir et s'éveiller à une seconde jeunesse, sous le brillant sourire de la petite soubrette, sous le rayon, souvent malicieux, de ses yeux noirs.

Mlle Valérie vivait seule, mais non pas isolée ; une bande nombreuse de neveux et de nièces, de cousins et de cousines, les uns de près, les autres de loin, la prenaient pour arbitre et pour conseil dans toutes leurs

difficultés. Aussi, vu les relations fréquentes mais lointaines, qu'elle avait avec les uns et les autres, avait-elle fait installer chez elle le téléphone, qui fonctionnait souvent.

Quoique fort à l'aise, Mlle Demay vivait très simplement à Paris, où elle ne passait que l'hiver, courant, le reste de l'année, un peu partout, aux eaux, aux bains de mer ou à la campagne. Quelques-uns de ses neveux, habitant aussi Paris, la voyaient souvent ; avec d'autres, fixés en province ou à l'étranger (une de ses cousines était morte à Londres, y laissant une orpheline), les relations étaient forcément moins fréquentes, mais, de près, ou de loin, Mlle Valérie s'intéressait à tous, toujours prête à les aider de ses conseils et, plus efficacement encore, de sa bourse, à l'occasion.

Un matin, donc, quelques jours après l'entrée

en fonctions de Sophie Berger, une jeune femme s'introduisit, comme chez elle, tout droit dans la chambre de Mlle Demay :

—Bonjour, ma tante.

—Ah ! c'est toi, Louison.

La porte était restée entr'ouverte, ce ne fut pas la faute de Sophie si elle entendit un peu de ce qui se disait à côté :

—Où avez-vous trouvé cette petite, ma tante ?

—C'est elle qui m'a trouvée, mon enfant, je ne l'ai pas cherchée. Elle a entendu dire, je ne sais comment, que la place était à prendre, elle est venue me la demander, et je la lui ai donnée.

—Sans références ?

—Sans aucune référence... tu sais le cas que j'en fais ! Elle est très gentille, et je n'ai jamais été si bien soignée.

—C'est un peu imprudent, tout de même, ma tante, vous pourriez avoir des surprises... Il faudrait au moins savoir d'où elle sort.

—Peuh ! Une fillette de dix-huit ans n'est pas bien dangereuse... Tout va bien chez toi ?

—Chez moi, oui ; mais en Bretagne cela ne marche qu'à moitié : mon oncle m'écrit qu'il a toutes sortes d'ennuis...

—Avec Edith Herbert ?

La petite servante eut un mouvement très vif de curiosité, mais ici la porte se ferma, et elle ne put plus rien entendre.

Quand sa nièce se leva pour la quitter, Mlle Demay l'arrêta :

—Attends-moi une minute, dit-elle, j'ai des courses à faire, je descends avec toi.

Et Sophie se trouva maîtresse de la place. Elle n'y eut pas grand loisir ; Mlle Demay quittait à peine la maison que la sonnette du téléphone résonnait dans l'appartement. Elle y courut.

—Allô !... c'est vous, ma tante ?

Et comme la petite servante, très pâle tout à coup, et toute troublée, oubliait de répondre :

—Allô, reprit la voix avec quelque impatience, c'est moi... Maurice... Avez-vous vu Louise ? Vous a-t-elle appris quelque chose ?

Quel était, ici, le devoir de Sophie ? Sans hésitation, elle devait prévenir le Maurice du téléphone de l'erreur qu'il commettait, sans hésitation, elle fit tout le contraire.

—Non, elle ne m'a rien appris, dit-elle, mais d'une voix à peine distincte.

Il y eut une exclamation découragée, puis :

—Elle ne sait rien, alors ; je cours chez elle... J'arrive à l'instant... d'Angleterre... Je viendrai vous trouver ce soir ; il faut absolument que je vous voie, j'ai besoin de votre aide.

Ce Maurice a quelque gros souci en tête. Sa tante l'eut compris, et aurait eu pour lui, même par téléphone, quelques bonnes paroles, mais cette petite servante n'a pas de cœur. Elle écoute, les yeux brillants, le sourire heureux ; que pense-t-elle donc de ces demi-confidences qui ne sont pas pour elle ?

—A ce soir, n'est-ce pas ?

—Oui.

Elle écoute encore, les lèvres entr'ouvertes, espérant sans doute en surprendre davantage... mais c'est fini !

Elle reste un instant immobile ; sa tête se penche ; elle a un mouvement de tardive compassion, mais presque aussitôt son sourire reparaît